

Ecole ménagère à Genève

Autor(en): **Deschamps**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 25

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196955>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'arrangement le dispute à la variété des espèces.

Oh ! que toutes ces fleurs font une heureuse diversion à la monotonie des voyages en chemin de fer, aux cahots fatigants des wagons, aux coups de sifflet stridents de la locomotive, au vacarme infernal de ce train brûlant l'espace, à la course échevelée des habitations, des arbres, des poteaux, qui bordent la voie.

Comme elles vous reposent de la bousculade de tous ces gens affairés, distraits, qui, dans la fièvre des dépôts précipités, dans la course au clocher de notre vie actuelle, oublient jusqu'aux règles les plus élémentaires de la politesse et des convenances. Nulle part on ne rencontre moins de gens polis que dans les chemins de fer ! Il semble qu'on puisse s'y affranchir de toute civilité. Le droit, la meilleure place sont au plus fort et au premier occupant.

Certainement, les chefs de gare qui consacrent leurs loisirs à décorer de fleurs et de plantes leurs stations et qui réjouissent ainsi les yeux et le cœur du pauvre voyageur, font œuvre très louable, tout en se récréant. On ne saurait trop les en féliciter.

Il serait désirable de voir se généraliser ces heureuses dispositions. Pour cela, ce serait peut-être dépasser un peu le but que d'instituer un concours. N'y aurait-il pas à craindre que le désir de décrocher une première prime fit parfois oublier aux chefs de stations l'accomplissement de leurs devoirs ? Il ne faudrait pas que la régularité du service en souffrit et qu'un train fût obligé d'attendre, pour se remettre en marche, que M. le Chef de gare ait fini d'arroser ses géraniums ou de marcotter ses œillets.

Il suffirait sans doute d'un modeste encouragement, donné, par l'administration, aux chefs de gare qui, sans préjudice pour leur service, déploieraient le plus de goût et de zèle dans la décoration de leurs stations.

La proposition vaut bien d'être examinée.

X.

École ménagère à Genève.

Une de nos collaboratrices, qui vient de visiter une école ménagère, tout récemment créée à Genève, nous communique à ce sujet les intéressants détails qui suivent :

Enfin nous avons à espérer dans un avenir très prochain, une génération de demoiselles qui n'effraieront plus les épouseurs, car, aux connaissances scientifiques de celles-là, à leurs talents d'agrément viendra s'ajouter la science indispensable du ménage, et surtout celle des Vatel et des Brillat-Savarin.

Et ce bienfait de nos progrès modernes, nous le devons aux écoles ménagères.

Le bel édifice des écoles secondaires de jeunes filles, à Genève, renferme à son étage supérieur l'installation de ces nouvelles classes, greffées, pour ainsi dire, sur l'enseignement secondaire.

Entrons dans la première salle qui se présente à nous ; vaste, claire, bien aérée, ses cuivres et ses dalles resplendissantes de propreté, elle donne l'impression d'une cuisine modèle, dans une exposition.

Au premier plan, sur des linoléums se voient quatre grandes tables recouvertes d'une toile cirée ; à gauche huit évier munis de leurs accessoires et de leurs cases fermées, renfermant les récipients à peluchures et des engins de nettoyage. Au-dessus des évier, un large rayon où s'alignent gaîment et avec symétrie, boîtes à épices, à thé, à café, pots de toutes dimensions, le tout poétisé par quelques bouquets de fleurs. — A gauche ce sont des armoires aux rayons ornés de festons, renfermant linge, vaisselle, provisions. A côté, au centre de la paroi, le grand tableau noir.

Au fond de la salle deux fourneaux à gaz, et deux à coke ou à houille, placés de façon à ce que la maîtresse puisse aisément faire sa démonstration, entourée de son groupe. Sur des rayons accro-

chés à la paroi du fond, tout l'arsenal des casseroles et chaudrons en émail ou en cuivre, poêlons et poêles. Au-dessous de ces rayons, des plateformes mobiles destinées à de certaines opérations.

La pièce attenante à cette belle salle est aménagée pour servir de cellier et d'entrepôt, pour les provisions demandant à être tenues au frais. On y voit en outre une rangée de paniers destinés aux achats du marché.

Il est neuf heures ; une escouade de vingt-quatre élèves de treize à seize ans fait son entrée dans la salle de cuisine. Tout d'abord, elles endossent les grands fourreaux de cotonnade bleue, uniforme de l'établissement et qui est sa propriété. Puis les groupes se forment, qui reçoivent chacun le mot d'ordre de leurs travaux. Le groupe désigné pour les achats va se munir des paniers et se rend au marché sous la direction de la maîtresse.

A ce moment arrive une seconde maîtresse ; elle dicte le menu du jour, fixé par le programme du cours ; une des élèves copie ce menu sur le tableau noir, mettant son amour-propre à l'enjoliver de fantaisies graphiques. Et au-dessous de chaque vocable du menu, le mot allemand-correspondant doit être écrit sous la dictée de la maîtresse. Ce mot devra être répété et appris par toutes les élèves ; courte leçon de choses qui ne sera pas perdue pour l'avenir.

Aussitôt que le groupe des achats est de retour, l'activité bat son plein autour des tables de préparation. Les institutrices ont fort à faire à expliquer, montrer, rectifier, enseigner à préparer et parer les viandes, après avoir fait la démonstration, à l'aide de tableaux suspendus à la muraille, de quelle partie de la bête ces morceaux proviennent. Et tandis qu'elles épluchent les légumes, et préparent les farineuses, les élèves apprennent leurs degrés de propriété nutritive, car rien n'est négligé dans l'enseignement. Tout se passe tranquillement, sans agitation, sans babil ; il y a de la discipline et il n'y en a pas, car dans les vues de M. le Directeur des Ecoles professionnelles, l'enseignement doit avoir un caractère plutôt familial. Ici pas d'élève qui bâille, qui ait l'air maussade ou distrait, rien qui rappelle ces écoliers qui trouvent toujours l'heure trop longue. Chacune des jeunes filles prend un vif intérêt à son travail, car l'examen, je veux dire le repas de midi, mettra en évidence le talent, l'intelligence et surtout la vigilance de la jeune cuisinière.

Le dernier coup de feu donne à la salle un aspect particulièrement animé ; dam ! c'est qu'il s'agit d'amener à bonne fin ces biscuits, gâteaux de Savoie, qui déjà ont gonflé dans leurs moules et ont pris une couleur dorée ; l'arôme du citron qu'ils répandent joint au fumet du rôti et de la soupe aux légumes, sont remplis de douces promesses.

Cependant le couvert a été mis ; les nappes sont éblouissantes de blancheur, tout est exquieusement propre et disposé suivant les règles de la tenue d'une bonne maison. De gracieux piquets de fleurs ornent la serviette des visiteurs, devenus des hôtes. Les élèves dont c'est le tour pour le service des tables ont échangé le fourreau de cotonnade contre un tablier blanc de percale, sans luxe, mais d'une coupe coquette. Et les voilà qui s'appliquent à leurs graves fonctions de dresser les mets, de les apporter sur la table et de servir le potage ; tout cela d'une main que la timidité rend tremblante ou inhabile, ce qui, pour le visiteur, constitue un vrai charme.

Tout ce qu'on m'a servi était excellent, cuit à point, mitonné, délicat. Ici un plat manqué, ce nuage à tristesse des ménages, est inconnu.

Un café à l'eau servi aux dames, remplace pour elles le vin, qui est à juste titre exclu de l'institution. S'il est vrai qu'une nourriture substantielle est un des spécifiques contre l'alcoolisme, il faut tout d'abord que la jeunesse le prouve en s'abstenant de vin au repas.

En peu de minutes, les tables sont desservies ; puis, toujours sous l'œil des maîtresses, commentent les opérations du lavage de la vaisselle et de la remise en état de toutes choses. Tout cela s'opère avec un entrain joyeux qui fait plaisir à voir. Plus d'une de ces fillettes qui hier se croyait déshonorée de toucher à une telle besogne chez ses parents, l'accomplit ici de gaîté de cœur.

Passons maintenant dans la salle de blanchissage. Là, même animation, même aspect réjouissant que dans l'autre. Huit élèves s'évertuent à laver, dans des bassins doublés de zinc, le linge que les lessiveuses automatiques à feu de gaz ont bouilli pen-

dant deux heures ; des robinets à eau froide et à eau chaude fournissent en abondance de quoi faire lessive blanche. D'autres jeunes filles sont occupées aux tables de repassage ; l'une a grand peine à venir à bout d'une nappe, et la maîtresse lui vient en aide ; l'autre met beaucoup de temps à tuyauter une bavette de bébé confectionnée à la classe de couture. Les fers sont alignés sur une rangée de réchauds à flamme comprimée.

Et l'on a de tout cela l'impression que l'éduité genevoise n'a rien épargné pour faire des élèves des classes scientifiques non seulement des femmes instruites, mais des femmes utiles, de bonnes mères de famille, et l'on se sent tout réjoui à cette perspective.

L'école de couture et celle de coupe mériteraient une description spéciale, mais rien ne fatigue comme les descriptions ; aussi permettez, chers lecteurs, que nous nous arrêtions ici.

Mme DESCHAMPS.

Un bon fils.

SOUVENIR DU COLONEL DE VALLIÈRE

Pendant une école d'artillerie à Bière, quelques soldats se plaignaient qu'on leur volait le pain. Toutes les recherches pour découvrir l'auteur de ces vols répétés étaient restées inutiles, quand un jour, le quartier-maître reçut, pour l'envoyer à une brave femme du Valais, un paquet d'une forme singulière et qui lui parut bien contenir du pain. Il en informa immédiatement le colonel de Vallière, qui commanda de laisser partir le colis, mais seulement après avoir relevé le nom du village et celui de la destinataire, et avoir donné l'ordre que les lettres portant le timbre de X. fussent remises à son bureau.

A quelques jours de là, le soldat B. (celui qui avait envoyé le paquet), reçut une lettre de X. Le colonel la lut et put se convaincre que ce jeune soldat était l'expéditeur du pain.

On écrivit au président et au curé du village du jeune homme afin de les informer des soupçons qui pesaient sur lui et obtenir d'eux des renseignements sur sa conduite passée. Le président et le curé s'accordaient à dire que B. avait toujours été un excellent garçon ; ils le louaient beaucoup et assuraient qu'il était incapable de commettre une action malhonnête. Ces bons témoignages concordaient au reste avec ceux des officiers.

Pourtant un certain doute restait chez le colonel. Voulant en avoir le cœur net, il fit appeler le soldat

« Tel jour, n'avez-vous pas envoyé du pain chez vous ? lui demanda-t-il.

— Oui, mon colonel, répond B. un peu troublé.

— Vous n'ignorez pas que des soldats se plaignent qu'on leur a pris leurs rations et que ces vols ont été commis à peu près en même temps que vous faisiez ces expéditions de pain.

— Oui, mon colonel, mais je vous assure sur mon honneur que je n'ai jamais rien pris.

— Mais ce pain que vous avez envoyé, d'où venait-il ?

— C'était le mien ; quand je suis loin, l'abondance ne règne pas chez nous ; depuis que mon père est mort, je suis le seul soutien de ma mère et de mes sœurs. Alors, j'ai pensé qu'en leur envoyant mon pain, ils s'apercevraient moins là-bas de mon absence.

— Mais alors que mangez-vous ?

— Mon colonel, je vous le dirai puisque vous l'exigez : avec ma ration de viande, je mange le pain que les camarades abandonnent ou jettent.

Le colonel, convaincu que B. lui avait dit la vérité, le congédia afin de ne pas laisser paraître son émotion. Mais il se promit de récompenser le plus tôt possible un si bon cœur.

Le lendemain, il raconta à table ce qui s'était passé la veille et, jetant un écu dans une assiette, il la fit circuler autour de la salle. Puis, au dessert, il fit appeler le soldat qui vint en